

## LE CAUCHEMAR D'UNE NUIT

Dans quelques jours il y aura cinquante ans que Mostaganem connut ces journées atroces que l'on rappelle sous le vocable "inondations". En fait, une véritable catastrophe : la ville fut inondée et tout un quartier emporté par les flots impétueux qui rendaient à l'Aïn-Séfra tout son lit.

Pour bien comprendre ce drame il faut d'abord planter le décor.

L'Aïn-Séfra est un oued très court qui prend sa source près de Pélissier à quelques kilomètres de Mostaganem et qui s'élargit très rapidement au point d'avoir près de deux cents mètres de largeur en arrivant aux remparts qui cernaient alors la ville. Pour on ne sait quelle raison on avait éprouvé entre 1835-1840 le besoin de couvrir cet oued en ne laissant qu'un tunnel pour l'écoulement des eaux, au moment des pluies, oued qui retrouvait son plein ciel trois cents mètres plus loin, avant de se jeter à la mer, près du port, sous le restaurant de la Sirène.

La place Gambetta, au Nord-Est de la ville, s'étalait en grande partie sur l'Aïn-Séfra comblé. Sur cette place connaient, au Nord, les immeubles Jobert, Gario frères, coiffeurs, l'étude Blanchard qu'occupait depuis peu M<sup>e</sup> Duc, notaire ; à l'Est il y avait la remise Dodéro, un grand bain maure qui logeait beaucoup de monde la nuit, un café maure, l'immeuble où se trouvait la pharmacie Humbert et enfin l'escalier de l'école de filles Gambetta ; à l'Ouest s'étalaient le marché couvert, les deux immeubles de M. Charles Julien qui abritaient : le premier, les épiceries Benguigi et Bensmaïn ; le second, un hôtel-restaurant et, enfin, l'immeuble de la boulangerie Amouroux ; au Sud, aucune construction, la place était limitée par le rempart de la ville. Trois rues très commerçantes, qui partaient de la place de l'Eglise, conduisaient à la place Gambetta pour continuer vers le faubourg de Matemore ou la vieille ville arabe de Tigditt : la rue de l'Alma, qui longeait les remparts depuis le temple protestant, la rue Bugeaud au centre et la rue Grosclaude qui partait du Grand Hôtel, au coin de la rue du 2<sup>e</sup>-Tirailleurs, et passait devant les grands magasins Auscher.

Sur cette place, complantée de platanes, se tenait, les samedi et dimanche, un marché très important.

Et dans la nuit du 26 au 27 novembre 1927, en six heures de temps, presque toute cette place et les bâtiments qui l'entouraient, furent emportés par les flots en furie.

Cette année-là s'annonçait très pluvieuse. Depuis la Toussaint il ne cessait de pleuvoir sur toute l'Oranie. Après les pluies du premier quartier de la lune, les terres étaient déjà bien trempées ; celles du deuxième quartier inquiétaient les autorités car le débit de l'Aïn-Séfra était

très élevé et l'eau furieuse charriait toutes sortes de branchages, de matériaux divers et même de petits arbres qui venaient battre les flancs du tunnel presque sous la place Gambetta.

Et la pluie ne cessait de tomber, de plus en plus dense. La miroiterie Meyer-Chouchana, sur les bords de l'oued, fut envahie par les eaux ; un cinq-tonnes C.B.A. et une camionnette de deux tonnes furent entraînés et collés contre l'entrée du tunnel qui répondait déjà très difficilement à ses obligations. Le 25 novembre, la ville fut déclarée en état d'alerte. L'eau ne s'écoulait presque plus par le tunnel encombré par tout ce qu'elle charriait ; le niveau montait toujours et le pont des citronniers était déjà submergé.

Dans la matinée du 26, le Génie fit exploser quelques bombes devant le tunnel pour en dégager l'ouverture. Le résultat fut déplorable, les branchages, les her-

rents, des amis, dans les hôtels et même à la caserne du 2<sup>e</sup> Tirailleurs. Mais, faisant confiance au lendemain, d'autres restèrent chez eux et le bain maure reçut ce soir-là une grosse clientèle venue pour le marché du lendemain.

Alors que l'eau dévalait de toutes parts vers la place Gambetta qui était en contrebas, le courant électrique fut coupé, plongeant la ville dans l'obscurité totale. C'était sinistre. On entendait le ruissellement torrentiel des eaux et des appels dans le noir. Les pompiers, la police, l'armée, de nombreux civils — dont j'étais — se trouvaient en état d'alerte à la caserne, à l'église Saint-Jean-Baptiste, et même au marché couvert qui avait déjà dix centimètres d'eau. On ne savait que faire et on entendait bien des ordres contradictoires.

Et vers minuit ce fut la catastrophe. Le rempart qui maintenait la masse énorme d'eau qui se trouvait dans l'oued, en



bes, les divers objets mis en bouillie par les explosions bouchèrent complètement le tunnel. L'eau affleurait la rive de l'oued et, vers 16 heures, l'eau commença à envahir la place Gambetta pour, en passant par la rue de l'Alma, aller se jeter à nouveau dans l'Aïn-Séfra, après le tunnel.

Alors, les autorités très inquiètes, alertèrent les riverains de la place Gambetta. Certains écoutèrent les appels à la prudence et allèrent dormir chez des pa-

amont du tunnel, céda sous la pression des eaux. Ce fut un véritable fleuve en furie, de 65 à 70 mètres de largeur sur quatre mètres de hauteur qui vint envahir la place Gambetta et frapper de plein fouet le marché et les immeubles avoisinants. Rien ne pouvait résister à cette force extraordinaire. Le premier immeuble qui fut emporté sous cette poussée fut celui des frères Gario dont les deux familles, soit sept personnes, et leur salon de coiffure, disparurent complètement.

Un instant après ce fut le tour de l'étude de M<sup>e</sup> Duc qui s'écroula comme un château de cartes. Toutes les archives de l'étude et la famille du concierge qui avait tenu à rester sur place, furent emportées. Vers une heure du matin, l'immeuble Henri Julien s'écroulait à son tour dans un fracas épouvantable.

Et l'eau arrivait toujours, avec la même violence, par la brèche faite au rempart; le marché couvert s'effondra alors sur trois côtés, puis les deux immeubles Charles Julien et la boulangerie Amoureux partirent vers la mer. Enfin, vers trois heures, la remise Dodéro et le café maure s'écrasaient à leur tour, laissant emporter de nombreuses personnes et du métal de toutes sortes. C'était affolant, dantesque. On entendait des appels au secours et on ne pouvait rien faire. Dans le tintamarre des eaux en furie et des murs qui croûlaient on ne savait d'où venaient les appels et ce ne sont pas les modestes falots que nous avions qui nous permettaient de voir grand-chose. Tremvés comme la terre elle-même, nous étions paralysés par le froid et hébétés par cette apocalypse dont on ne voyait pas encore tous les ravages.

J'ai entendu sonner quatre heures à la mairie. Il faisait encore nuit; l'eau tombait et coulait toujours avec autant de bruit, autant de furie. Autour de moi cette eau, boueuse à l'extrême, charriait des objets hétérogènes et des cadavres d'animaux qui venaient de très loin.

Ce n'est que vers cinq heures et demie que l'on put distinguer quelque chose. Mais quel spectacle affreux, sinistre, sortait des ténèbres! Sur le mur de la remise Dodéro, resté debout parce que soutenu par la route du Génie militaire surélevée, une vingtaine d'hommes, transis de froid, écrasés de fatigue, se tenaient à califourchon. Ils étaient à bout de force. On les transporta à la caserne du Génie, toute proche, où était installé une antenne médicale.

Et puis le jour arriva pour montrer toute l'ampleur du désastre. Le rempart du Génie présentait une brèche d'une cinquantaine de mètres de longueur sur sept mètres environ de hauteur.

Tout d'un coup se présentait à nos regards hallucinés le vide total, là où se trouvait la place Gambetta. L'Aïn-Séfra avait recouvert tout son lit. On voyait encore la partie inférieure du tunnel contre lequel s'écrasaient les carcasses du camion et de la camionnette et un moteur avec son bâti en fonte qui provenait de la minoterie Meyer Chouchouna; mais tout le terrassement de la place Gambetta qui se trouvait au-dessus, avait disparu. Et tout autour, des pans de murs où pendaient encore ici un tableau, là des vêtements, tout ce qui avait fait l'intimité des foyers. Et peu à peu apparaissait la réalité fantastique dans toute son horreur. Le bain maure et le café maure avaient disparu avec tous leurs clients. L'école des Sœurs Trinitaires donna des sueurs glacées à tout le monde. Les dortoirs, les cuisines et six classes avaient été emportés. Mais, heureusement, les bonnes sœurs avaient mis tout leur petit monde à l'abri et n'enregistrèrent aucune victime.

La menuiserie Georges, le cinéma Alhambra, la loge maçonnique avaient été inondés, complètement ensablés mais restaient debout.

Hélas! ce n'était pas tout. Les dégâts, en aval de la place Gambetta, furent énormes et c'était compréhensible. Les petits moulins qui se trouvaient sur les berges de l'oued souffrirent plus ou moins, celui des frères Monsonogo étant le plus touché; les jardins potagers qui s'étaient étalés sur les rives furent complètement anéantis; enfin, à l'embouchure de l'oued, le restaurant de la Sirène avait été rasé. Le port lui-même ne fut pas épargné, il fut envahi par la vase et des matériaux de toutes sortes; quant aux chalutiers amarrés au petit quai qui leur était réservé, ils se retrouvèrent, bien abîmés, sur la terre ferme. C'est d'ailleurs à cet endroit qu'on découvrit une grande partie des victimes...

Les victimes! Combien y en eut-il? De cette masse énorme de boue qui s'étalait tout le long du ravin on retira 83 cadavres, 23 chrétiens et 60 musulmans. Mais il y eut combien de disparus? On ne le sut jamais exactement. Car parmi les hôtes du bain et du café maures, certains venaient des douars de toute la région pour assister au marché du samedi. Après enquête, la police en dénombra 170.

Le 28, Mostaganem enterra ses morts.

Puis tout le monde se remit au travail.

Cette partie de Mostaganem changea complètement d'aspect. La place Gambetta disparut, les remparts furent rasés, l'Aïn-Séfra ne fut pas remblayé mais aménagé à ciel ouvert, et trois ponts furent jetés par-dessus pour relier le centre de la ville au quartier de Matamore. Et la vie reprit ses droits.

Mais la nuit du 26 au 27 novembre 1927, quel souvenir!

Alfred BENEJAM.

N.D.L.D. — Au cours de la même nuit, par l'effet des mêmes pluies, le barrage de Perrégaux céda sous la pression des eaux.

Les initiatives et surtout le courage de M. Avarquez, ingénieur des Ponts et Chaussées, évitèrent à Perrégaux la catastrophe que connut Mostaganem.

## VOG

maroquinerie, articles de voyage,  
sacs, parapluies, etc...

Mme Joseph SOLA

d'Oran

18 bd Victor-Hugo (angle rue A.-Karr)

06000 NICE

Tél. 88.33.82

## LA GESTAPO FISCALE

d'André FIGUERAS

Tout dernièrement, dans une librairie, une jeune maman se trouva tout à coup bien gênée: elle avait à payer des fournitures scolaires pour son enfant et elle avait oublié son porte-monnaie. On lui fit remarquer qu'elle pouvait s'acquitter par chèque mais, comme terrifiée, elle refusa tout net. En effet, me confia-t-elle, elle avait eu à subir, quelques mois plus tôt, l'interrogatoire inquisitorial d'un polyvalent qui vérifiait la comptabilité de son mari. A quoi correspondait ce chèque de 150 francs émis dix mois plus tôt?... et celui-ci de 85 francs vieux d'un an?... et celui-ci de 200 francs?... et celui-là de 182,50?... Cette pauvre femme avait passé des journées affreuses à essayer de se rappeler ce qu'elle avait bien pu payer par chèque six, huit ou douze mois plus tôt et elle en avait perdu le sommeil. Mais maintenant — c'était juré — elle ne tirerait plus de chèque que pour les gros achats qu'on ne peut oublier.

J'étais encore sous l'impression fort désagréable que m'avait laissée la terreur passée de cette jeune femme quand je découvris le dernier livre d'André Figueras: "La Gestapo fiscale" (1). Réflexe freudien peut-être, mais je trouvais ce titre très juste, ou tout au moins fort opportun. Puis, par curiosité et même, je l'avoue, par ressentiment professionnel, je me mis à lire ce livre. D'une lecture facile il m'amusa beaucoup comme il vous amusera. Il m'apprit bien des choses que j'aurais dû savoir. Mais qui peut se vanter, chez nous, d'avoir lu tout le Code général des Impôts, surtout avec l'attention et l'esprit critique qu'apporte André Figueras dans ses recherches (elles aussi assez inquisitoriales)?

Après cette lecture je ne ferai que deux réflexions:

a) André Figueras laisse à Edouard Bonnefous la paternité, conçue à la tribune même du Sénat, de l'expression "Gestapo fiscale". Cela suffit à prouver que la médiocrité de notre système fiscal, avec ses nuisances, est officiellement reconnue;

b) la fiscalité est, hélas! un mal absolument nécessaire, un mal qui devient parfois insupportable à cause des textes, c'est certain, mais, plus encore, à cause de l'esprit et du cœur de celui qui les applique. Il en est de même de tous les maux nécessaires, que ce soit la magistrature, la police, l'armée, etc.

Ceci dit, lisez "La Gestapo fiscale", vous ne le regretterez pas. Vous y trouverez un André Figueras comme vous l'aimez, truculent, virulent mais aussi, passez-moi le terme, didactique. Il vous apprendra bien des choses, non seulement sur les bizarreries de notre "Code général des Impôts" mais aussi sur certaines affaires qui ont défrayé la chronique il n'y a pas si longtemps.

M. C.

(1) Chez l'auteur:

21, rue du Bouloi, 75001 Paris